

Judith Butler

**MONIQUE WITTIG :
DÉSINTÉGRATION
CORPORELLE
ET SEXE FICTIF**

« Le langage projette des faisceaux de réalité sur le corps social. »

Monique Wittig

« On ne naît pas femme : on le *devient* », comme l'écrivait Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe*. Voici une drôle d'expression, pour ne pas dire une expression absurde, car comment peut-on devenir femme si on ne l'est pas déjà d'entrée de jeu ? Et qui est ce « on » qui fait advenir ce devenir ? Y a-t-il un être humain qui devient son genre à un moment donné ? Est-on en droit de supposer que cet humain n'était pas son genre avant de le devenir ? Comment « devient »-on un genre ? Quel est le moment ou le mécanisme de construction du genre ? Et, question peut-être plus pertinente encore, quand ce mécanisme entre-t-il en jeu sur la scène culturelle pour transformer le sujet humain en un sujet généré ?

Y a-t-il un seul être humain qui ne soit pas, si l'on peut dire, déjà généré à la base ? La marque du genre semble conférer aux corps leur « qualité » de corps humains ; un nouveau-né ne devient humain que lorsqu'on a répondu à la question de savoir si c'était un garçon ou une fille. Les figures corporelles qui n'intègrent aucun genre tombent en dehors de l'humain, elles constituent même le domaine du déshumanisé et de l'abject contre lequel l'humain se constitue lui-même. Si le genre est omniprésent, prédéfinissant ce qui est humain de ce qui ne l'est pas, comment peut-on dire d'un humain qu'il devient son genre, comme si le genre était un post-scriptum ou un ajout culturel de dernière minute ?

Évidemment, Beauvoir voulait simplement dire que la catégorie « femme » était un accomplissement culturel susceptible de variation, un ensemble de significations qui étaient prises ou reprises au sein d'un champ culturel, et que personne ne naissait avec un genre — que le genre était toujours acquis. Par ailleurs, Beauvoir voulait aussi dire que l'on naissait avec un sexe, en tant que sexe, en tant qu'être sexué, et que le fait d'être sexué et le fait d'être humain étaient coextensifs et simultanés ; le sexe est un attribut analytique de l'humain ; il n'y a pas d'humain qui ne soit pas sexué ; le sexe est l'un de ses attributs nécessaires. Mais le sexe n'est pas la cause du genre, et le genre ne peut pas se comprendre comme le reflet ou l'expression du sexe ; en réalité, pour Beauvoir, le sexe relève du fait immuable, le genre est acquis. S'il est impossible de changer de sexe — c'est du moins ce qu'elle pensait — le genre est, quant à lui, la construction culturelle et variable du sexe. Il est cette myriade de possibilités ouvertes sur la signification culturelle permise par le corps sexué. La théorie de Beauvoir a des conséquences, semble-t-il, radicales qu'elle-même n'arrivait pas à imaginer. Par exemple, si le sexe et le genre sont parfaitement distincts, cela implique qu'on peut être d'un certain sexe, mais prendre le genre opposé ; autrement dit, le terme « femme » n'a pas besoin de renvoyer à la construction culturelle du corps féminin comme le terme « homme » n'a pas besoin de traduire des corps masculins. Formulée aussi radicalement, la distinction sexe/genre suggère que les corps sexués permettent toutes sortes de genres différents ; de plus, cela implique que les genres ne doivent pas nécessairement se limiter au nombre de deux. Si le sexe ne limite pas le genre, alors

peut-être y a-t-il des genres, des façons d'interpréter culturellement le corps sexué, qui ne sont absolument pas limités par la dualité apparente du sexe. Relevons aussi cette autre conséquence : si le genre est quelque chose que l'on devient — mais une chose qui ne peut jamais être —, alors le genre est lui-même une sorte de devenir ou d'activité. Dans ces conditions il ne faudrait pas envisager ce genre comme un nom, une chose substantive ou encore un marqueur culturel statique, mais plutôt comme une sorte d'action continue et répétée. Si le genre n'est pas attaché au sexe par un lien de causalité ou d'expression, alors le genre est une sorte d'action susceptible de proliférer au-delà des limites imposées par l'apparente dualité des sexes. En réalité, le genre serait une sorte d'action culturelle/corporelle nécessitant un nouveau vocabulaire qui institue et fasse proliférer toutes sortes de participes présents, des catégories expansibles et ouvertes à la resignification qui résistent aux restrictions que la grammaire, binaire et substantivante, impose au genre. Mais comment faire pour qu'un tel projet devienne culturellement possible et pour qu'il ne subisse pas le même sort que les projets utopiques, impossibles et vains ?

« On ne naît pas femme. » Monique Wittig reprend cette expression dans un article éponyme¹. Mais quelle sorte de reprise et de re-présentation de Beauvoir nous offre Monique Wittig ? Wittig soutient deux thèses qui nous rappellent Beauvoir et, en même temps, la distinguent de celle-ci : dans sa première thèse, Wittig soutient que la catégorie de sexe n'est ni invariante ni naturelle, mais qu'elle est un usage spécifiquement politique de la catégorie de nature qui sert les fins de la

1 Publié dans *Feminist Issues*, vol. 1, n° 2, hiver 1981, p. 48.

sexualité reproductive. Autrement dit, il n'y a pas de raison de diviser les corps humains en sexes mâle et femelle sinon pour remplir les exigences économiques de l'hétérosexualité et donner à l'institution de l'hétérosexualité une touche de naturalité. Par conséquent, pour Wittig, il n'y a pas de distinction entre le sexe et le genre ; la catégorie de « sexe » est elle-même une catégorie *genrée*, pétrie de politique, naturalisée et non naturelle. La deuxième thèse de Wittig peut être résumée par la déclaration suivante, plutôt contre-intuitive : « les lesbiennes ne sont pas des femmes ». Dans la perspective de Wittig, une femme n'existe que comme un terme qui stabilise et consolide un rapport binaire et à un homme : l'hétérosexualité. Elle soutient qu'une lesbienne, parce qu'elle refuse l'hétérosexualité, n'est plus définie par ce rapport oppositionnel. En réalité, une lesbienne transcende, selon elle, l'opposition binaire entre la femme et l'homme ; une lesbienne n'est ni une femme ni un homme. De plus, une lesbienne n'a en fait pas de sexe ; elle se situe au-delà des catégories de sexe. En refusant par le biais du lesbianisme ces catégories, la lesbienne dévoile (les pronoms en deviennent problématiques) la constitution culturelle contingente de ces catégories et le présupposé tacite mais non moins durable de la matrice hétérosexuelle. Par conséquent, nous pourrions dire que, pour Wittig, on ne naît pas femme, on le devient, mais plus encore : on ne naît pas avec le sexe femelle, on *devient du sexe femelle*. Plus radicalement encore, on peut, si on le choisit, devenir ni femelle ni mâle, ni femme ni homme. Dans cette optique, la lesbienne semble être un troisième genre ou, comme on va le voir, une catégorie qui rend le sexe et le genre tout à fait problématiques en tant que catégories poli-

tiques stables de description.

Wittig considère que la discrimination linguistique du « sexe » assure l'opération politique et culturelle du maintien de l'hétérosexualité obligatoire. Pour elle, l'hétérosexualité n'est pas un *rapport* réciproque ou binaire au sens habituel du terme ; le « sexe » est toujours déjà femelle et il n'y a qu'un seul sexe, le femelle. Être de sexe mâle veut dire ne pas « être sexué » ; « être sexuée », c'est toujours une façon d'être particularisée et dépendante d'une relation, et les hommes dans ce système constituent la personne universelle. Pour Wittig, le « sexe femelle » n'implique ainsi pas d'autre sexe comme c'est le cas du « sexe mâle » ; le « sexe femelle » ne fait que s'impliquer lui-même, pris dans le piège du sexe si l'on peut dire, enfermé dans ce que Beauvoir appelait le cercle de l'immanence. Le « sexe » étant une interprétation politique et culturelle du corps, il n'y a pas de distinction sexe/genre qui suive des lignes toutes tracées ; le genre est intégré dans le sexe, et ce dernier se révèle avoir été du genre depuis le début. Wittig soutient que, dans cet ensemble de relations sociales obligatoires, les femmes deviennent ontologiquement le sexe ; elles *sont* leur sexe et, inversement, celui-ci est nécessairement femelle.

Wittig considère que « le sexe » est une entité discursivement produite mise en circulation par un système de significations qui oppresse les femmes, les gais et les lesbiennes. Elle refuse de participer à ce système de significations et de croire à la possibilité d'endosser une position réformiste ou subversive de l'intérieur du système ; car l'invoquer un peu, c'est l'invoquer et le confirmer dans sa totalité. Son objectif

politique consiste donc à renverser tout le discours sur le sexe, même à renverser toute la grammaire qui institue le « genre » — ou « sexe fictif » — comme un attribut aussi essentiel aux humains qu'aux objets (en particulier dans la langue française²). Dans ses écrits théoriques et littéraires, elle appelle à une réorganisation fondamentale de la description des corps et des sexualités sans recourir au sexe et, en conséquence, sans recourir aux différenciations pronominales qui régulent et distribuent l'accès autorisé à la parole dans la matrice du genre. Wittig considère que les catégories discursives comme le « sexe » sont des abstractions imposées par la force sur le champ social, lesquelles produisent une « réalité » réifiée ou de second ordre. Bien qu'il semble que les individus aient une « perception directe » du sexe, telle une donnée objective de l'expérience, Wittig soutient qu'un tel objet a été violemment façonné comme tel et que l'histoire ainsi que le mécanisme de ce façonnement violent ne sont plus visibles dans cet objet³.

2 Wittig relève que « l'anglais quand on le compare au français passe pour être dépourvu de genre, alors que le français a la réputation d'être un langage fortement marqué par le genre. Il est vrai que l'anglais ne donne pas la marque du genre aux objets inanimés, aux choses ou aux êtres non humains. Mais dans la mesure où les catégories de la personne sont touchées, on peut dire que, à la fois, l'anglais et le français pratiquent le genre autant l'un que l'autre » (« La marque du genre », p. 127).

3 Bien que Wittig elle-même ne conteste pas ce point, sa théorie pourrait rendre compte de la violence exercée à l'encontre des sujets sexués — les femmes, les lesbiennes, les hommes gais, pour n'en citer que quelques-un-e-s — comme l'exercice violent d'une catégorie construite dans et par la violence. En d'autres termes, les crimes sexuels commis contre ces corps les réduisent effectivement à leur « sexe », réaffirmant et renforçant par là la réduction de la

Par conséquent, le « sexe » est un effet de réalité produit par un processus violent ; cet effet vient alors camoufler le processus initial. On ne voit que le « sexe » et c'est ainsi que le sexe est perçu comme la totalité de ce qui est. De plus, il ne paraît pas avoir une cause, car celle-ci a totalement disparu de notre champ de vision. Wittig réalise combien sa position est contre-intuitive, mais l'exploitation politique de l'intuition est précisément ce qu'elle cherche à expliquer, à dévoiler et à mettre en cause :

[le] sexe [est] appréhend[é] comme une donnée immédiate, une donnée sensible, un ensemble de « traits physiques ». I[] nous appara[ît] tout constitu[é] comme s'i[] existai[t] avant tout raisonnement, appartenai[t] à un ordre naturel. Mais ce que nous croyons être une perception directe et physique n'est qu'une construction mythique et sophistiquée, une « formation imaginaire » qui réinterprète des traits physiques (en soi aussi indifférents que n'importe quels autres mais marqués par le système social) à travers le réseau de relations dans lequel ils sont perçus ⁴.

En apparence, les « traits physiques » non marqués par un système social sont *là* en un sens au-delà du langage. Cependant il n'est pas sûr qu'on puisse parler de ces traits sans reproduire la réduction qu'opèrent les catégories de sexe. Ce sont les catégories de sexe qui donnent à ces traits innom-

catégorie elle-même. Parce que le discours ne se réduit ni à l'écriture ni à la parole, nous devrions aussi comprendre que le viol, la violence sexuelle, « casser du pédé » mettent en acte la catégorie de sexe.

4 Monique Wittig, « On ne naît pas femme », p. 54-55.

brables une signification sociale et une unité. En d'autres termes, le « sexe » impose une unité artificielle sur un ensemble d'attributs discontinus. Entité à la fois *discursive* et *perceptive*, le « sexe » dénote un régime épistémique historiquement contingent, un langage qui façonne la perception en imposant les relations à travers lesquelles les corps physiques sont perçus.

Y a-t-il un corps « physique » avant le corps appréhendé par la perception ? Impossible de trancher pareille question. Le fait de rassembler des attributs sous la catégorie de sexe est suspect, mais la distinction des « traits » eux-mêmes l'est aussi. Le fait que le pénis, le vagin, les seins et autres traits soient *nommés* parties sexuelles est un acte qui réduit le corps érogène à ces parties et, de ce fait, fragmente le corps pris comme totalité. En réalité, l'« unité » que la catégorie de sexe impose au corps est une « dés-unité », une fragmentation, une compartimentation et une réduction de la sensibilité érogène. Ainsi, on ne s'étonnera pas de voir Wittig accomplir [*enact*] textuellement le « renversement » de la catégorie de sexe en détruisant et en fragmentant le corps sexué dans *Le Corps lesbien*. De la même manière que le « sexe » fragmente le corps, le renversement lesbien du « sexe » prend pour modèles de domination les normes d'intégrité corporelle différenciées selon le sexe dictant ce qui l'« unifie » et le rend cohérent en tant que corps sexué. Dans ses écrits théoriques et littéraires, Wittig montre que l'« intégrité » et l'« unité » du corps, souvent vues comme des idéaux positifs, servent des fins de fragmentation, de réduction et de domination.

Le langage jouit du pouvoir de créer ce qui est « socia-

lement réel » à travers les actes locutoires des sujets parlants. Il semble y avoir deux niveaux de réalité, deux ordres ontologiques dans la théorie de Wittig. L'ontologie socialement constituée émerge à partir d'une autre plus fondamentale que l'on pourrait dire présociale et prédiscursive. Alors que le « sexe » appartient à une réalité (de second ordre) produite discursivement, une ontologie pré-sociale explique la constitution du discours lui-même. Wittig refuse clairement le présupposé structuraliste qui admet un ensemble de structures universelles de la signification censées précéder le sujet parlant et orchestrer la formation de ce sujet et de sa parole. Dans sa conception, il y a des structures historiquement contingentes, définies comme hétérosexuelles et obligatoires, qui donnent aux individus mâles le droit à la parole et le refusent aux individus femelles. Mais cette asymétrie socialement constituée dissimule et viole une ontologie pré-sociale constituée de personnes unifiées et égales entre elles.

Wittig soutient que les femmes ont pour tâche d'endosser la position du sujet autorisé à parler — ce qui est, si l'on peut dire, leur « droit » ontologique — et de renverser à la fois la catégorie de sexe et le système d'hétérosexualité obligatoire duquel elle provient. Pour Wittig, le langage est une série d'actes, répétés à travers le temps, qui produisent des effets de réalité qui finissent par être abusivement perçus comme des « faits ». Prise dans son entier, la pratique répétée de nommer la différence sexuelle a créé cette apparence de division naturelle. L'acte de « nommer » le sexe est un acte de domination et de compulsion, un performatif institutionnalisé qui crée la réalité sociale et légifère sur elle en exigeant que la construction

discursive/perceptive des corps se fasse selon les principes de la différence sexuelle. Par conséquent, Wittig conclut que « [n]ous avons été forcés dans notre corps et dans notre pensée de correspondre, trait pour trait, avec l'*idée* de nature qui a été établie pour nous... "homme" et "femme"... sont des catégories politiques (pas des données de nature ⁵) ».

La catégorie de « sexe » force le « sexe » en tant que configuration sociale des corps à travers ce que Wittig nomme un contrat imposé. En conséquence, la catégorie de « sexe » est un nom qui asservit. Le langage « projette des faisceaux de réalité sur le corps social », mais ceux-ci ne sont pas facilement mis de côté. Wittig poursuit : « Il l'emboutit et le façonne violemment ⁶. » Elle soutient que la « pensée straight » et les discours des sciences humaines qui la rendent si évidente « nous opprime tous » — lesbiennes, femmes et hommes homosexuels », parce que ces discours « prennent pour acquis que ce qui fonde la société, toute société, c'est l'hétérosexualité ⁷ ». Le discours devient oppressif lorsqu'il exige que le sujet parlant ne puisse parler que s'il participe aux termes mêmes de cette oppression — c'est-à-dire qu'il considère comme allant de soi l'impossibilité ou l'inintelligibilité même du sujet parlant. Pour Wittig, cette hétérosexualité fonctionne dans le discours sur le mode de l'évidence de sorte à transmettre une menace : « Tu seras hétérosexuel(le) ou tu ne seras pas ⁸. » Elle

5 *Ibid.*, p. 52, p. 57.

6 M. Wittig, « La marque du genre », p. 129.

7 Première citation, traduite par nos soins ; pour les deux citations, cf. M. Wittig, « La pensée straight » (*op. cit.*, p. 68-69). (*N.d.T.*)

8 *Ibid.*, p. 72.

considère que les femmes, les lesbiennes et les gais ne peuvent pas endosser la position du sujet parlant à l'intérieur du système linguistique de l'hétérosexualité obligatoire. Parler à l'intérieur de ce système, c'est être privé de la possibilité de parler. Par conséquent, le simple fait de parler dans ce contexte est une contradiction performative, la revendication linguistique d'un soi qui ne peut pas « être » dans le langage qui le réclame.

Le pouvoir que Wittig accorde à ce « système » du langage est énorme. Selon elle, les concepts, les catégories et les abstractions peuvent exercer une violence physique et matérielle contre les corps qu'ils prétendent organiser et interpréter : « Ce pouvoir qu'a la science ou la théorie d'agir matériellement sur nos personnes n'a rien d'abstrait si le discours qu'elles produisent l'est. Il est une des formes de la domination, son expression dit Marx. Je dirais plutôt un de ses exercices. Tous les opprimés le connaissent et ont eu affaire à ce pouvoir⁹. » Le pouvoir qu'a le langage de travailler sur les corps est à la fois la cause de l'oppression sexuelle et le chemin pour en sortir. Le langage ne travaille ni magiquement ni inexorablement : « Il y a une plasticité du langage sur le réel¹⁰. » Il exerce et transforme sa puissance d'agir sur le réel à travers des actes de parole, qui, à force d'être répétés, deviennent partie intégrante des pratiques et, pour finir, des institutions. La structure asymétrique du langage identifiant l'homme au sujet parlant au nom de l'universel et une femme qui parle à une position « particulière » et « intéressée » n'est pas du tout

9 *Ibid.*, p. 70.

10 « La marque du genre », p. 129.

intrinsèque à des langages particuliers ou au langage en tant que tel. On ne peut pas comprendre ces positions asymétriques comme si elles venaient de la « nature » des hommes ou des femmes, car, comme le disait déjà Beauvoir, cette nature-là n'existe pas : « Il faut bien comprendre, nous dit Wittig, que les hommes ne sont pas nés avec une capacité pour l'universel qui ferait défaut aux femmes à la naissance, réduites qu'elles seraient par constitution au spécifique et au particulier. Que l'universel ait été approprié historiquement, soit. Mais un fait de telle importance en ce qui concerne l'humanité n'est pas fait une fois pour toutes. Il se refait, se fait sans cesse, à chaque moment, il a besoin de la contribution active, *hic et nunc*, de l'ensemble des locuteurs pour prendre effet sans relâche. Il s'agit d'un acte perpétré par une classe contre l'autre et c'est un acte criminel. Ainsi donc, des crimes sont commis dans le langage au plan des concepts, en philosophie et en politique ¹¹. »

Irigaray soutient que « le sujet est toujours déjà masculin » ; Wittig conteste, elle, l'idée que « le sujet » est un territoire exclusivement masculin. La plasticité même du langage empêche selon elle que la position de sujet se fixe comme étant masculine. En réalité, le présupposé selon lequel un sujet parlant absolu définit, pour Wittig, le politique des « femmes », qui s'il est atteint, fera réellement et entièrement disparaître la catégorie « femme ». Une femme ne peut utiliser la première personne « je », car *en tant que* femme, le sujet parlant est « particulier » (relatif, intéressé, positionné), et l'invocation du « je » suppose la capacité à parler au nom de l'humain univer-

11 *Ibid.*, p. 132.

sel et à ce titre : « Un sujet relatif est inconcevable, un sujet relatif ne pourrait pas parler du tout ¹². » Partant présupposé que « tout parler » présuppose et convoque implicitement tout le langage, Wittig décrit le sujet parlant comme quelqu'un pour qui « parler, dire *je*, [c'est] se réapproprier tout le langage » (p. 133). Ce fondement absolu du sujet qui dit « je » prend des dimensions quasi divines dans la discussion de Wittig. Dire « je » est un privilège qui établit un soi souverain, un centre de plénitude et de pouvoir absolus ; parler définit « l'acte suprême de la subjectivité ». Cette entrée dans la subjectivité correspond au renversement réel du sexe et, donc, du féminin : « Aucune femme ne peut dire *je* si elle ne se prend pas pour un sujet total — c'est-à-dire sans genre, universel, entier ¹³. »

Wittig poursuit avec une analyse étonnante sur la nature du langage et de l'« être » qui inscrit son propre projet politique dans la tradition onto-théologique. Dans sa conception, l'ontologie primaire du langage donne à chaque personne la même chance d'établir sa subjectivité. Lorsque les femmes essaient de constituer leur subjectivité par la parole, elles doivent, concrètement, s'atteler à une tâche dont le succès dépend de leur capacité collective à rejeter les réifications du sexe qui les enferment et les réduisent à des êtres incomplets ou relatifs. Puisque cette réduction vient d'avoir dit « *je* » comme un sujet à part entière, les femmes *parlent* en sortant de leur genre. On peut considérer que les réifications sociales du sexe masquent ou biaisent une réalité ontologique antérieure ; cette réalité est l'égalité d'accès, avant le marquage par le sexe, à utiliser le

12 Voir M. Wittig, « La marque du genre », *art. cit.*, p. 133.

13 Voir *ibid.*

langage en affirmant sa subjectivité. En parlant, le « je » prend la totalité du langage, parlant ainsi virtuellement à partir de toutes les positions — c'est-à-dire sur un mode universel. « Le genre..., écrit Wittig, travaille sur ce fait ontologique pour l'annuler » ; elle veut dire ici que le principe premier d'égal accès à l'universel peut avoir ce statut de « fait ontologique ¹⁴ ». Ce principe d'égalité d'accès est cependant lui-même fondé sur un présupposé ontologique d'unité des êtres parlants en un Être qui précède l'être sexué. Pour Wittig, le genre « tente d'établir... une division dans l'être même ¹⁵ » mais que « l'être en tant qu'être n'est pas divisé ». Dans ce cas, dire « je » en toute cohérence présuppose non seulement la totalité du langage mais aussi l'unité de l'être.

On ne le verra nulle part ailleurs aussi bien qu'ici, Wittig se place elle-même dans la tradition de la quête philosophique de la présence, de l'Être, de la plénitude totale et permanente. Par contraste avec une position derridienne qui considérerait toute signification en fonction d'une *différance* ¹⁶ opérationnelle, Wittig soutient la thèse que parler est un acte qui requiert et invoque une identité fonctionnant apparemment sans interruption. Cette fiction fondationnaliste constitue son point de départ pour critiquer les institutions sociales existantes. Reste cependant la question cruciale de savoir quelles relations sociales sont soutenues par ce présupposé sur l'Être, l'autorité et la position de sujet universel. Pourquoi valoriser l'usurpation de cette conception autoritaire du sujet ? Pourquoi

14 *Ibid.*

15 *Ibid.*

16 En français dans le texte. (*N.d.T.*)

ne pas continuer à décentrer le sujet et ses stratégies épistémiques universalisantes ? Wittig critique le fait que la « pensée straight » universalise son point de vue, mais elle semble universaliser à son tour « la » pensée straight, sans voir les conséquences totalitaires d'une telle théorie des « performatifs souverains ¹⁷ ».

Politiquement parlant, la division de l'Être — une violence exercée contre le champ de la plénitude ontologique dans sa conception — entre l'universel et le particulier conditionne une relation d'assujettissement. Il faut comprendre la domination comme le déni d'une unité préalable et primaire de toutes les personnes sous la forme d'un être pré-linguistique. La domination prend place à travers un langage qui, dans son action sociale et sa « plasticité », crée une ontologie artificielle, de second ordre, une illusion de différence, de disparité ; en conséquence, la hiérarchie *devient* la réalité sociale.

Paradoxalement, Wittig ne reprend nulle part le mythe aristophanien sur l'unité originnaire des genres ¹⁸, car le genre est un principe de division, un instrument d'assujettissement qui résiste à l'idée même d'unité. De manière significative, ses romans suivent une stratégie narrative de *désintégration*, suggérant que la formulation binaire du sexe a besoin de se fragmenter et de proliférer au point où la binarité elle-même se révèle être contingente. Le libre jeu des attributs ou des « traits physiques » n'est jamais une destruction absolue car le champ ontologique biaisé par le genre est celui de la plénitude conti-

17 Cf. chapitre 2, « Performatifs souverains », in *Le Pouvoir des mots*, *op. cit.* (N.d.T.)

18 Cf. *Le Banquet* de Platon. (N.d.T.)

nue. Wittig critique la « pensée straight » pour son incapacité à se libérer de la pensée de la « différence ». Faisant provisoirement alliance avec Deleuze et Guattari, Wittig s'oppose à la psychanalyse qu'elle perçoit comme une science fondée sur une économie du « manque » et de la « négation ». Dans « Paradigmes », l'un de ses premiers essais, Wittig estime que le renversement du système binaire du sexe pourrait ouvrir un champ culturel comprenant de nombreux sexes. Dans cet essai, elle parle de l'*Anti-Œdipe* : « Pour nous, il existe semble-t-il non pas un ou deux sexes mais autant de sexes (cf. Guattari/Deleuze) qu'il y a d'individus ¹⁹. » Cependant, la prolifération illimitée des sexes implique logiquement la négation du sexe en tant que tel. S'il y a autant de sexes qu'il y a d'individus, autant dire que le terme « sexe » n'aurait plus aucune portée générale. Le sexe deviendrait un attribut tout à fait particulier sans utilité descriptive, et ne permettrait plus aucune générali-

19 M. Wittig, « Paradigmes », p. 107-108. Notons toutefois qu'il existe une différence fondamentale entre d'un côté Wittig qui accepte de faire recours au langage valorisant l'autonomie et l'universalité du sujet parlant, et, de l'autre côté, Deleuze qui fait un effort nietzschéen pour décentrer le « je » parlant du pouvoir linguistique. Bien que tous deux se montrent critiques envers la psychanalyse, la critique que fait Deleuze du sujet en recourant à la volonté de puissance se rapproche davantage du discours psychanalytique lacanien et post-lacanien où le sujet parlant est désintégré par le sémiotique/l' inconscient. Pour Wittig, il semble que le sujet individuel formule lui-même en toute auto-détermination la sexualité et le désir, alors que pour Deleuze, ainsi que pour celles et ceux qui défendent contre lui la psychanalyse, le désir de nécessité décentre et désintègre le sujet. « Loin de supposer un sujet, le désir ne peut être atteint qu'au point où quelqu'un est dessaisi du pouvoir de dire Je. » Gilles Deleuze et Claire Parnet, *Dialogues*, Flammarion, Paris, 1977, p. 108.

sation.

Les métaphores de la destruction, du renversement et de la violence opérant dans les écrits théoriques et littéraires de Wittig ont un statut ontologique difficile. Les catégories linguistiques façonnent la réalité de manière « violente », créant des fictions sociales au nom du réel, mais il existe, semble-t-il, une véritable réalité, un champ ontologique de l'unité contre lequel ces fictions sociales sont jaugées. Wittig refuse la distinction entre un concept « abstrait » et une réalité « matérielle », arguant que les concepts sont formés et mis en circulation à l'intérieur de la matérialité du langage et que ce langage façonne *matériellement* le monde social²⁰. Par ailleurs, ces « constructions » sont comprises comme des distorsions et des réifications qu'il faudrait juger à l'aune d'un champ ontologique antérieur d'unité et de totale plénitude. Les constructions sont donc « réelles » dans la mesure où elles sont des phénomènes fictifs qui gagnent en puissance dans le discours. La puissance de ces constructions est toutefois désamorcée à travers des actes locutoires qui font implicitement recours à l'universalité du langage et à l'unité de l'être. Wittig soutient qu'« une œuvre d'art peut fonctionner comme une machine de guerre », même une « parfaite machine de guerre²¹ ». La stratégie principale de cette guerre consiste à empêcher les femmes, les lesbiennes et les gais — tou-te-s celles et ceux qui ont été particularisé-e-s à travers une identification au « sexe » — d'occuper la position de sujet parlant et d'invoquer le point

20 Elle attribue à plusieurs reprises cette intuition forte à l'œuvre de Mikhail Bakhtin.

21 M. Wittig, « Le cheval de Troie », p. 120, p. 123.

de vue universel qui lui est propre.

La question de savoir comment un sujet particulier et relatif peut parler en sortant de la catégorie de sexe marque les différentes appréciations de Wittig sur les travaux de Djuna Barnes²², de Marcel Proust²³ et de Nathalie Sarraute²⁴. Machine de guerre, le texte littéraire est à chaque fois dirigé contre la division hiérarchique du genre, le clivage entre l'universel et le particulier au nom de la possibilité de revenir à une unité préalable et essentielle à ces termes. Universaliser le point de vue des femmes revient à établir la possibilité d'un nouvel humanisme. La destruction est donc toujours une restauration — c'est-à-dire la destruction d'un ensemble de catégories qui introduisent des divisions artificielles dans une ontologie unifiée.

Les œuvres littéraires maintiennent néanmoins un accès privilégié à la richesse ontologique initiale. Le clivage entre la forme et le contenu correspond à la distinction philosophique tracée arbitrairement entre la pensée abstraite, universelle et la réalité concrète, matérielle. De même que Wittig recourt à Bakhtin pour transformer des concepts en réalités matérielles, elle recourt plus généralement au langage littéraire pour restaurer l'unité du langage en tant que forme indissociable du contenu : « À travers la littérature, les mots nous sont rendus entiers²⁵ » ; « le langage existe tel un paradis fait de mots visibles, audibles,

22 Voir « Le point de vue : universel ou particulier ».

23 Voir M. Wittig, « Le cheval de Troie ».

24 Voir M. Wittig, « The Place of Action », in *Three Decades of the French New Novel*, Lois Oppenheimer (éd.), International University Press, New York, 1985.

25 M. Wittig, « Le cheval de Troie », p. 124.

palpables, au goût agréable²⁶ ». Par-dessus tout, les œuvres littéraires sont autant d'occasions pour Wittig de réinventer les pronoms qui, à l'intérieur des systèmes de signification obligatoire, confondent le masculin et l'universel, et particularisent toujours le féminin. Dans *Les Guérillères*²⁷, elle essaie d'éliminer tous les pronoms personnels « il » « ils », ainsi que tous les autres « il » de manière à ce que « elles » représentent le général, l'universel. « Le but de cette approche, écrit Wittig, n'est pas de féminiser le monde mais de rendre les catégories de sexe obsolètes dans le langage²⁸. » Dans une stratégie qui est délibérément une provocation impérialiste, Wittig soutient que c'est seulement en reprenant l'universel et le point de vue absolu, en lesbianisant le monde entier qu'on pourra vraiment détruire l'ordre obligatoire de l'hétérosexualité. Le *j/e* du

26 M. Wittig, « The Place of Action », p. 135. Dans cet essai, Wittig distingue entre un « premier » et un « second » type de contrat social : dans le premier, le rapport est de parfaite réciprocité entre les sujets parlants ; ils y échangent des mots qui « garantissent » à chacun la libre et entière disposition du langage (p. 135) ; dans le second type de contrat, les mots fonctionnent pour exercer une force ou une domination sur les autres, pour priver vraiment les autres du droit et de la faculté sociale de parler. Dans cette forme « dépravée » de réciprocité, Wittig soutient que l'individualité elle-même s'efface lorsque quelqu'un s'adresse à nous dans un langage qui exclut celles et ceux qui écoutent en tant que locutrices ou locuteurs potentiel-le-s. Wittig termine l'essai de la manière suivante : « le paradis du contrat social n'existe que dans la littérature, où les tropismes, par leur violence, sont capables de contrer toute réduction du "je" à un dénominateur commun, pour déchirer la trame serrée des lieux communs et empêcher continûment ce matériel de s'organiser en un système de signification obligatoire » (p. 139).

27 Monique Wittig, *Les Guérillères*, Minuit, Paris, 1969.

28 « La marque du genre », p. 136-137.

Corps lesbien est censé établir la lesbienne non comme un sujet clivé mais comme le sujet souverain qui peut mener, sur le plan linguistique, la guerre contre un « monde » qui a lancé une attaque sémantique et syntaxique contre la lesbienne. Pour Wittig, il ne s'agit pas d'attirer l'attention sur les droits des « femmes » ou des « lesbiennes » en tant qu'individus, mais de s'opposer à l'*épistémè* hétérosexiste globalisante par un contre-discours ayant un pouvoir et un impact équivalents. Il n'y pas à endosser la position de sujet parlant pour pouvoir être reconnu en tant qu'individu dans un ensemble de relations linguistiques réciproques ; ce qui importe plutôt, c'est que le sujet parlant devienne plus que l'individu, qu'il devienne une perspective absolue qui impose ses catégories sur tout le champ linguistique connu sous le nom de « monde ». Wittig soutient que seule une stratégie de guerre qui soit de taille à rivaliser avec l'hétérosexualité obligatoire arrivera effectivement à mettre en cause l'hégémonie épistémique de cette dernière.

Selon Wittig, parler est idéalement un acte de puissance, un acte de souveraineté qui implique simultanément un rapport d'égalité avec les autres sujets parlants ²⁹. Cet idéal ou premier

29 Dans « À propos du contrat social », une communication présentée à Columbia University en 1987 avant d'être publiée, Wittig inscrit sa propre théorie sur un contrat linguistique primaire à la suite du contrat social de Rousseau. Elle n'est pas très claire sur ce point, mais elle semble comprendre le contrat pré-social (pré-hétérosexuel) comme une unité de volonté — c'est-à-dire comme une volonté générale au sens romantique où l'entendait Rousseau. Teresa de Lauretis utilise de manière très intéressante la théorie de Wittig dans « Sexual Indifference and Lesbian Representation », in *Theatre Journal*, vol. 40, n° 2 (mai 1988) et « The Female Body and Heterosexual Presumption », *Semiotica*, n° 67, vol. 3-4, 1987, p. 259-279.

« contrat » linguistique opère à un niveau implicite. Le langage offre une double possibilité : on peut l'utiliser soit pour réclamer une universalité qui inclut vraiment tout le monde, soit pour instituer une hiérarchie qui n'autorise que quelques personnes à parler, et réduit toutes les autres au silence du fait qu'elles sont exclues du point de vue universel. Ces dernières ne peuvent « parler » sans que leur parole ne soit immédiatement délégitimée. Avant ce rapport asymétrique au discours, il y a toutefois un contrat social idéal, dans lequel chaque acte de parole [*speech act*] fait à la première personne présuppose et affirme une réciprocité absolue entre les sujets parlants — la situation de parole idéale selon Wittig. Biaisant et masquant la réciprocité idéale, tel est cependant le *contrat hétérosexuel* qui se trouve au centre des écrits théoriques ultérieurs de Wittig ³⁰, bien qu'il les traverse tous ³¹.

Implicite mais toujours opérant, le contrat hétérosexuel ne se réduit à aucune de ses apparences empiriques. Wittig écrit :

Quand je pose le terme hétérosexualité, je me trouve en face d'un objet non existant, un fétiche, une forme idéologique massive qu'on ne peut pas saisir dans sa réalité, sauf dans ses effets, et dont l'existence réside dans l'esprit des gens d'une façon qui affecte leur vie tout entière, la façon dont ils agissent, leur manière de bouger, leur mode de penser. Donc j'ai affaire à un objet à la fois réel et imaginaire ³².

30 M. Wittig, « À propos du contrat social ».

31 Voir M. Wittig, « La pensée straight » et « On ne naît pas femme ».

32 M. Wittig, « À propos du contrat social », p. 82.

Comme chez Lacan, l'idéalisation de l'hétérosexualité semble, dans les termes mêmes de Wittig, exercer un contrôle sur les corps pratiquant l'hétérosexualité, lequel est finalement impossible, même voué à faillir sous sa propre impossibilité. Wittig semble croire que ce n'est qu'en quittant définitivement les contextes hétérosexuels — à savoir en devenant lesbienne ou gai — qu'on peut renverser ce régime hétérosexuel. Mais on ne peut aboutir à cette conséquence politique que si l'on considère que toute « participation » à l'hétérosexualité est une répétition et une consolidation de l'oppression hétérosexuelle. Les possibilités de re-signifier l'hétérosexualité elle-même sont refusées précisément parce qu'elle est comprise comme un système total nécessitant un changement profond. Les options politiques qui découlent d'une conception aussi totalisante du pouvoir hétérosexuel sont (a) le conformisme absolu ou (b) la révolution radicale.

Supposer l'intégrité systématique de l'hétérosexualité est extrêmement problématique à la fois pour les termes dans lesquels Wittig comprend la pratique hétérosexuelle et pour sa conception de l'homosexualité et du lesbianisme. Étant absolument « hors » de la matrice hétérosexuelle, l'homosexualité est conçue comme si elle n'était pas du tout conditionnée par les normes hétérosexuelles. Cette purification de l'homosexualité, qui représente une sorte de modernisme lesbien, est aujourd'hui remise en cause par de nombreux discours gais et lesbiens, qui comprennent la culture homosexuelle comme embarquée dans les structures plus larges de l'hétérosexualité, alors même qu'elle est dans une position subversive de resignification par rapport aux configurations culturelles de

l'hétérosexualité. Wittig semble refuser l'idée d'une hétérosexualité volontaire, ou optionnelle. Pourtant, même si l'hétérosexualité est présentée comme obligatoire ou comme allant de soi, il ne s'ensuit pas que tous les actes hétérosexuels sont absolument déterminés. De plus, la disjonction radicale que fait Wittig entre hétérosexuel et homosexuel reproduit le genre de binarité disjonctive qu'elle-même définit comme le geste philosophique de division caractéristique de la pensée straight.

Pour ma part, je suis convaincue que la disjonction radicale posée par Wittig entre l'hétérosexualité et l'homosexualité n'est tout simplement pas vraie, qu'il y a des structures psychiques de type homosexuel dans le cadre de relations hétérosexuelles, et des structures psychiques de type hétérosexuel dans les sexualités et les relations gaies et lesbiennes. De plus, il y a d'autres centres de discours/pouvoir qui construisent et structurent les sexualités gaies, lesbiennes et straight. L'hétérosexualité n'est pas le seul dispositif obligatoire de pouvoir donnant forme à la sexualité. L'idéal d'une hétérosexualité cohérente que Wittig décrit comme la norme et le standard du contrat hétérosexuel est un idéal impossible, un « fétiche » comme elle le relève elle-même. D'un point de vue psychanalytique, on pourrait soutenir que cette impossibilité se trouve exposée en vertu de la complexité et de la résistance d'une sexualité inconsciente qui n'est pas toujours déjà hétérosexuelle. En ce sens, l'hétérosexualité offre des positions sexuelles normatives qui sont intrinsèquement impossibles à incarner, et l'échec répété à s'identifier pleinement et sans incohérence à ces positions révèle que l'hétérosexualité est non

seulement une loi obligatoire, mais aussi une comédie inévitable. En fait, j'aimerais proposer une manière de voir l'hétérosexualité comme étant simultanément un système obligatoire et une comédie intrinsèque, une constante parodie d'elle-même, qui soit une alternative gaie/lesbienne.

Manifestement, la norme de l'hétérosexualité obligatoire opère avec la force et la violence que décrit Wittig, mais selon moi ceci n'est pas la *seule* façon dont elle opère. Pour Wittig, les stratégies de résistance politique à l'hétérosexualité normative sont assez directes. Seuls les individus en chair et en os non engagés dans une relation hétérosexuelle dans le cadre strict de la famille ayant pour fin ou *télos* la sexualité reproductive, contestent réellement et activement les catégories de sexe ; en tout cas, ces individus ne vivent pas en conformité avec les présupposés normatifs et les fins de cet ensemble de catégories. Être lesbienne ou gai revient, pour Wittig, à ne plus connaître son sexe, à être engagé-e dans une confusion et une prolifération des catégories faisant du sexe une catégorie d'identité impossible. Aussi émancipatrice qu'elle puisse paraître, la proposition de Wittig annule les discours dans les cultures gaies et lesbiennes qui font proliférer des identités sexuelles spécifiquement gaies et lesbiennes en s'appropriant et en redéployant les catégories de sexe. Les termes *queen*³³, *butch*, *fem*, *girl*, même les reprises parodiques de *dyke*, *queer* et *fag* redéplient et déstabilisent les catégories de sexe et les catégories qui, au départ, dénigraient l'identité homosexuelle. Tous ces termes pourraient être compris comme des symptômes de la « pensée straight », des modes d'identification avec

33 En français, la « folle ».

la version que l'opresseur donne de l'identité de l'opprimé-e. Par ailleurs, le terme « *lesbien* » a certainement été en partie arraché à ses significations historiques et les catégories parodiques servent à dénaturiser le sexe lui-même. Quand le restaurant gai du coin ferme pour les vacances, les propriétaires mettent un écriteau où l'on peut lire : « Elle est épuisée et a besoin de repos. » Que des hommes gais reprennent précisément le féminin pour parler d'eux-mêmes élargit le champ d'application de ce terme pour révéler la relation arbitraire entre le signifiant et le signifié, et pour déstabiliser et enrôler le signe. S'agit-il d'une « appropriation » colonisatrice du féminin ? Je ne le pense pas. Cette accusation suppose que le féminin appartient aux femmes, ce qu'on trouvera fort suspect.

Dans les communautés lesbiennes, l'« identification » avec le masculin de l'identité *butch* n'est pas une simple assimilation du lesbianisme à l'hétérosexualité. Comme l'expliquait une lesbienne *fem*, elle aime que ses *boys* soient des *girls*, ce qui veut dire qu'« être une *girl* » met en contexte et donne un autre sens à la « masculinité » de l'identité *butch*. Résultat, cette masculinité, si on peut l'appeler ainsi, se manifeste toujours en opposition au « corps féminin » culturellement intelligible. C'est précisément cette juxtaposition dissonante et la tension sexuelle que cette transgression génère qui constituent l'objet du désir. En d'autres termes, l'objet (et il n'y en a clairement pas qu'un seul) du désir lesbien *fem* n'est ni un corps féminin hors de tout contexte ni une identité masculine distincte et pourtant superposée à ce même corps. C'est la déstabilisation du rapport entre le corps et l'identité, le féminin et le masculin qui devient érotique. De la

même façon, certaines femmes hétérosexuelles ou bisexuelles pourraient bien aimer que le rapport entre la « surface » et le « fond » s'inverse : en effet, elles pourraient préférer que leurs *girls* soient au fond des *boys*. Dans ce cas, la perception de l'identité « féminine » serait plaquée sur un « corps masculin », mais les deux termes perdraient, en se juxtaposant, leur stabilité interne et ce qui les distingue l'un de l'autre. Il est clair que cette façon de penser les échanges du désir marqués par le genre admet une plus grande complexité pour le jeu du masculin et du féminin, tout comme l'inversion entre premier et arrière-plan peut constituer une production hautement complexe et structurée du désir. De manière significative, le corps sexué en tant que « fond » et l'identité *butch* ou *fem* en tant que « surface » peut changer, s'inverser et faire toutes sortes de dégâts érotiques. Aucun des deux ne peut prétendre au statut de « réel » bien que l'un et l'autre puissent s'ériger en objet de croyance par le biais de la dynamique de l'échange sexuel. L'idée que la *butch* et la *fem* seraient des « répliques » ou des « copies » conformes de l'échange hétérosexuel sous-estime la charge érotique de ces identités : celles-ci resignifient les catégories dominantes qui les rendent possibles en y introduisant de la dissonance et de la complexité. Il est possible que les femmes lesbiennes nous rappellent quelque chose de la scène hétérosexuelle, si l'on peut dire, tout en la déstabilisant. Dans le cas des deux identités, *butch* et *fem*, l'idée même d'une identité originale ou naturelle est mise en question. En effet, c'est précisément cette question qui, incarnée dans ces identités, devient une source de signification érotique.

Wittig ne discute pas la signification des identités

butch/fem, mais sa notion de sexe fictif fait penser à une dissimulation qui naturalise la cohérence genrée censée exister au milieu des corps sexués, les identités de genre et les sexualités. De manière implicite, la description que fait Wittig du sexe comme catégorie fictive conduit à l'idée que les divers éléments constitutifs du « sexe » pourraient bien voler en éclats. Lorsque la cohésion corporelle se désintègre ainsi, la catégorie de sexe ne peut plus opérer sur un plan descriptif dans un domaine culturel donné. Si la catégorie de « sexe » est établie à travers une série d'*actes* répétés, cela implique alors, à l'inverse, que l'action sociale des corps dans le champ culturel est susceptible de reprendre le pouvoir de réalité que ces actes répétés ont précisément investi dans la catégorie.

Pour pouvoir reprendre ce pouvoir, il faudrait qu'il soit pris au sens d'une opération rétractable de la volonté ; en effet, il faudrait que le contrat hétérosexuel soit soutenu par un ensemble de choix, tout comme le contrat chez Locke ou Rousseau présupposait le choix rationnel ou intentionnel de ceux censés gouverner. Mais si le pouvoir ne se réduit pas à la volition et que l'on rejette le modèle classique libéral et existentiel de la liberté, alors on peut, d'après moi comprendre les relations de pouvoir comme des contraintes constitutives de la possibilité même de volition. En conséquence, le pouvoir ne peut être ni retiré ni refusé, mais seulement redéployé. En effet, d'après moi, les pratiques gaies et lesbiennes devraient plus se centrer sur le redéploiement subversif et parodique du pouvoir que sur le fantasme irréalisable de transcender complètement ce pouvoir.

Alors que Wittig envisage clairement le lesbianisme

comme un refus absolu de l'hétérosexualité, j'aimerais soutenir l'idée que même ce refus constitue un engagement et, au bout du compte, une dépendance radicale à l'égard des termes que le lesbianisme prétend transcender. Si la sexualité et le pouvoir sont coextensifs, et si la sexualité lesbienne n'est pas moins construite que d'autres formes de sexualité, alors il n'est aucune promesse de plaisir *infini* hors du carcan de la catégorie de sexe. La présence structurante de dynamiques hétérosexuelles dans les sexualités gaies et lesbiennes ne veut pas dire que celles-ci soient *déterminées* par, dérivées de, et réductibles à celles-là. La présence de ces normes ne constitue pas seulement un lieu de pouvoir indéniable, mais elles peuvent devenir — deviennent — le lieu de contestation et de parade/parodie sapant les prétentions de l'hétérosexualité obligatoire à la naturalité et à l'originalité. Wittig appelle à une position au-delà du sexe qui renvoie sa théorie à un humanisme problématique qui se fonde sur une métaphysique de la présence tout aussi problématique. Néanmoins ses œuvres littéraires semblent accomplir [*enact*] une forme de stratégie politique différente de celle à laquelle elle nous incite dans ses écrits théoriques. Dans *Le Corps lesbien* et *Les Guérillères*, la stratégie narrative permettant de raconter la transformation politique ne cesse d'utiliser le redéploiement et la transvaluation, employant des termes initialement oppressifs pour mieux les déposséder de leurs fonctions de légitimation. Wittig est elle-même « matérialiste », mais ce terme acquiert un sens précis dans son système théorique. Elle veut dépasser le clivage entre matérialité et représentation caractéristique de la pensée « straight ». Le matérialisme n'implique ni de réduire les idées

à la matière ni de voir la théorie comme un reflet de sa base économique, au sens strict du terme. Le matérialisme de Wittig prend les institutions sociales, en particulier celle de l'hétérosexualité et leurs pratiques pour base de l'analyse critique. Dans « La pensée straight » et « À propos du contrat social », elle analyse l'institution de l'hétérosexualité comme fondatrice des ordres sociaux à domination masculine. La « Nature » et le domaine de la matérialité sont des idées, des constructions idéologiques, produites par ces institutions sociales pour soutenir les intérêts politiques du contrat hétérosexuel. En ce sens, Wittig est une idéaliste classique pour qui la nature est prise en tant que représentation mentale. Un langage de significations obligatoires produit cette représentation de la nature pour pousser plus loin la stratégie politique de la domination et rationaliser l'institution de l'hétérosexualité obligatoire.

Contrairement à Beauvoir, Wittig ne voit pas dans la nature une matérialité résistante, un moyen, une surface ou encore un objet ; c'est une « idée » inventée pour renforcer le contrôle social. *Le Corps lesbien* nous montre la « plastie » même de la prétendue matérialité du corps à travers des figures du langage ; cette « plastie » re-présente les parties du corps comme des constructions sociales radicalement nouvelles de la forme (et de l'anti-forme). De même que le langage ordinaire et scientifique propage l'idée de « nature » et naturalise ainsi l'idée de corps sexués de manière distincte, de même le langage propre à Wittig défigure et reconfigure autrement les corps. Elle cherche à montrer que l'idée de corps naturel est construite et à offrir tout un ensemble de stratégies de construction, déconstruction et reconstruction des corps permettant de

contester le pouvoir hétérosexuel. Les contours et la forme mêmes des corps, leur principe unificateur, les parties qui les composent sont toujours figurés par un langage pétri d'intérêts politiques. Pour Wittig, le défi politique consiste à s'emparer du *langage* comme d'un moyen de représentation *et* de production, de le traiter comme un instrument construisant toujours le champ des corps et qu'il faudrait utiliser pour déconstruire et reconstruire les corps en dehors des catégories oppressives du sexe.

Si la multiplication des possibilités de genre met au jour et déstabilise les réifications de la binarité du genre, en quoi consiste cet accomplissement [*enactment*] subversif ? Comment comprendre qu'un tel accomplissement constitue une subversion ? Dans *Le Corps lesbien*, l'acte de faire l'amour arrache littéralement le corps des partenaires. En tant que sexualité *lesbienne*, tous ces actes accomplis en dehors de la matrice reproductive produisent le corps lui-même comme un centre incohérent d'attributs, de gestes et de désirs. Et dans *Les Guérillères* de Wittig, le même genre d'effet de désintégration, voire de violence, émerge dans la lutte entre les « femmes » et leurs oppresseurs. Dans ce contexte, Wittig prend clairement ses distances avec celles et ceux qui voudraient défendre l'idée d'un plaisir, d'une écriture ou d'une identité « spécifiquement féminins ». Elle se moque presque de celles et ceux qui brandissent le « cercle » comme emblème. Pour Wittig, il ne s'agit pas de préférer le côté féminin à celui masculin de la binarité, mais de déstabiliser cette binarité en tant que telle à travers la désintégration spécifiquement lesbienne des catégories qui la constituent.

Cette désintégration se voit en toutes lettres comme dans le cas de la lutte armée dans *Les Guérillères*. Les textes de Wittig ont été critiqués pour cet usage de la violence et de la force — des notions qui, en apparence, semblent contraires aux objectifs féministes. Mais relevons que la stratégie narrative de Wittig ne consiste pas à identifier le féminin à travers une stratégie de différenciation ou d'exclusion en partant du masculin. Une telle stratégie consolide la hiérarchie et les binarités à travers une transvaluation des valeurs où les femmes représentent dorénavant le domaine valorisé. Au lieu d'une stratégie qui consolide l'identité des femmes par un processus de différenciation fonctionnant sur l'exclusion, Wittig propose une stratégie de réappropriation et de redéploiement subversif des « valeurs » qui, au départ, semblaient précisément attachées au domaine masculin. On pourrait bien objecter que Wittig a assimilé les valeurs masculines ou, bien entendu, qu'elle est « identifiée comme mâle », mais la notion même d'identification ré-émerge dans le contexte de sa production littéraire comme étant infiniment plus complexe que l'emploi non critique de ce terme le laisse supposer. La violence et la lutte dans son texte sont, de manière significative, recontextualisées, avec des significations autres que dans des contextes d'oppression. Il ne s'agit pas d'un simple « renversement des rôles » où les femmes exerceraient désormais de la violence contre les hommes, ni d'une simple *intériorisation* des normes masculines par laquelle les femmes retourneraient la violence contre elles-mêmes. La violence textuelle vise l'identité et la cohérence de la catégorie de sexe, une construction sans vie, une construction faite pour étouffer le corps. Parce que cette caté-

gorie est un construit naturalisé qui semble rendre inévitable l'institution de l'hétérosexualité normative, la violence textuelle de Wittig s'exerce [*is enacted*] à l'encontre de celle-ci non à cause de son hétérosexualité, mais de son caractère obligatoire.

Relevons de même que la catégorie de sexe et l'institution naturalisée de l'hétérosexualité sont des *constructions*, des fantasmes ou des « fétiches » socialement institués et régulés, des catégories non pas *naturelles*, mais politiques (des catégories qui prouvent que le recours au « naturel » est toujours politique). Par conséquent, le corps déchiré, les guerres déclarées entre les femmes sont des violences *textuelles*, correspondant à la déconstruction de faits construits qui font si l'on peut dire toujours déjà violence aux possibilités du corps.

Mais c'est ici que nous pourrions nous demander : que reste-t-il du corps, qui, ayant reçu sa cohérence de la catégorie de sexe se *désintègre*, devient chaotique ? Est-il possible de remembrer ce corps, de remettre ensemble ses pièces détachées ? Peut-on concevoir une capacité d'agir qui n'exige pas de recomposer un corps cohérent ? Le texte wittiguien ne se contente pas de déconstruire le sexe et d'offrir une façon de désintégrer la fausse unité désignée par la catégorie de sexe ; il met aussi en acte [*enacts*] une capacité d'agir, en quelque sorte corporelle et diffuse, émergeant de différents centres de pouvoir. En effet, la capacité d'agir, comme ressource personnelle et politique, ne vient pas de l'intérieur de l'individu, mais des échanges culturels complexes dans lesquels sont pris les corps, où l'identité est toujours changeante. Dans ce contexte dynamique, cette dernière est même construite, désintégrée et re-

diffusée par des relations culturelles. Pour Wittig, *être* femme veut aussi dire, comme le soutenait Beauvoir, devenir femme. Mais, comme ce devenir n'est pas du tout un processus stable, on peut devenir un être impossible à décrire de manière adéquate comme un *homme* ou une *femme*. Je ne pense pas ici à la figure de l'androgyné, ni à quelque hypothétique « troisième genre », ni même à une *transcendance* de la binarité. Au lieu de cela, nous avons affaire à une subversion de l'intérieur dans laquelle la binarité est à la fois présumée et propagée jusqu'à perdre tout son sens. La puissance des écrits littéraires de Wittig, leur gageure linguistique, c'est d'offrir une expérience qui transgresse et dépasse les catégories de l'identité ; c'est une lutte érotique qui vise à créer de nouvelles catégories sur les ruines des anciennes, de nouvelles façons d'être un corps dans le champ culturel, ainsi que des langages descriptifs entièrement nouveaux.

En réponse à l'idée de Beauvoir selon laquelle « on ne naît pas femme : on le devient », Wittig soutient qu'au lieu de devenir femme, on (tout le monde ?) peut devenir lesbienne. En refusant la catégorie « femme », le féminisme lesbien de Wittig semble se couper de toute forme de solidarité avec les femmes hétérosexuelles et admettre implicitement que le lesbianisme est la conséquence nécessaire, logiquement ou politiquement, du féminisme. Prescrire de cette façon le séparatisme n'est certainement plus possible. Mais même si cela était politiquement désirable, quels critères utiliser pour décider de la question de l'« identité » sexuelle ?

Si devenir lesbienne est un *acte*, une façon de quitter l'hétérosexualité, une auto-désignation contestant les significa-

tions obligatoires qu'ont les *femmes* et les *hommes* dans le cadre de la matrice hétérosexuelle, qu'est-ce qui empêche que le nom de lesbienne finisse par devenir une catégorie tout aussi obligatoire ? Qui peut revendiquer d'être lesbienne ? Qui peut le savoir ? Si une lesbienne rejette la disjonction radicale défendue par Wittig entre les économies hétérosexuelle et homosexuelle, cesse-t-elle d'être lesbienne ? Et si c'est un « acte » qui fonde l'identité comme un accomplissement performatif de la sexualité, y a-t-il certains actes qui permettent plus que d'autres d'accéder au statut de fondement ? Peut-on accomplir l'acte avec une « pensée straight » ? Peut-on considérer que la sexualité lesbienne conteste non seulement la catégorie de « sexe », de « femme », de « corps naturel », mais aussi de « lesbienne » ?

De manière intéressante, Wittig suggère un rapport nécessaire entre le point de vue homosexuel et le langage figuratif, comme si être homosexuel-le revenait à contester la syntaxe et la sémantique imposées qui construisent le « réel ». Exclu du réel, le point de vue homosexuel, s'il en est un, pourrait bien considérer que le réel est constitué à travers une série d'exclusions, de marges invisibles, d'absences non figurées. Quelle erreur tragique serait-ce alors de construire une identité gaie/lesbienne par les mêmes moyens d'exclusion, comme si l'exclu n'était pas, du fait même de son exclusion, toujours pré-supposé, voire *requis* pour la construction de cette identité. Paradoxalement, une telle exclusion institue précisément la relation de totale dépendance qu'elle cherche à dépasser : le lesbianisme aurait alors pour *condition nécessaire* l'hétérosexualité. Le premier qui se définit en excluant totalement cette

dernière se prive de la capacité de resignifier précisément la matrice hétérosexuelle qui la constitue nécessairement en partie. Résultat, cette stratégie lesbienne consoliderait l'hétérosexualité obligatoire dans ses formes oppressives.

La stratégie la plus insidieuse et efficace serait de s'appropriier et de redéployer entièrement les catégories mêmes de l'identité, non pas simplement pour contester le « sexe » mais aussi pour faire converger les multiples discours sexuels là où est l'« identité », afin de rendre cette catégorie sous toutes ses formes, problématique.

Judith Butler

Extrait de *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, 2005 [1990]. Traduction : Cynthia Kraus.

Si devenir lesbienne est un *acte*, une façon de quitter l'hétérosexualité, une auto-désignation contestant les significations obligatoires qu'ont les *femmes* et les *hommes* dans le cadre de la matrice hétérosexuelle, qu'est-ce qui empêche que le nom de lesbienne finisse par devenir une catégorie tout aussi obligatoire ? Qui peut revendiquer d'être lesbienne ? Qui peut le savoir ? Si une lesbienne rejette la disjonction radicale défendue par Wittig entre les économies hétérosexuelle et homosexuelle, cesse-t-elle d'être lesbienne ? Et si c'est un « acte » qui fonde l'identité comme un accomplissement performatif de la sexualité, y a-t-il certains actes qui permettent plus que d'autres d'accéder au statut de fondement ? Peut-on accomplir l'acte avec une « pensée straight » ? Peut-on considérer que la sexualité lesbienne conteste non seulement la catégorie de « sexe », de « femme », de « corps naturel », mais aussi de « lesbienne » ?

J. Butler